

WAUBGESHIG RICE



NEIGE DES LUNES BRISÉES

TRADUIT PAR YARA EL-GHADBAN

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**OUI, APOCALYPSE !
QUEL MOT NIAISEUX.
JE PEUX TE DIRE
QU'IL Y A PAS
DE MOT COMME ÇA
EN OJIBWÉ.**

MÉMOIRE 
D'ENCRICR

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

INFO@MEMOIRENCRICR.COM
MEMOIRENCRICR.COM

NEIGE DES LUNES BRISÉES

DU MÊME AUTEUR EN FRANÇAIS

La cérémonie de guérison clandestine (nouvelles)
traduit par Marie-Jo Gonny, Ottawa, David, 2019

Le legs d'Eva (roman)
traduit par Marie-Jo Gonny, Ottawa, David, 2017

Une communauté anishinaabe vit sans électricité ni moyens de communication. Des gens désespérés débarquent de la ville et attisent les tensions. La saison glaciale s'éternise, la pénurie de nourriture s'aggrave, et les cadavres s'accumulent. Face à la catastrophe, que reste-t-il de l'esprit d'entraide et de bienveillance qui préservait jusqu'ici la communauté ?

WAUBGESHIG RICE est un auteur anishinaabe de la Première Nation de Wasauksing. Son roman, *Moon of the Crusted Snow* (*Neige des lunes brisées*), a connu un immense succès. Journaliste pour CBC News, il se consacre à l'écriture depuis 2020. En 2014, il a reçu la citation Debwewin de la nation Anishinabek en reconnaissance de son travail de conteur des Premières Nations.

Romancière et anthropologue, **YARA EL-GHABBAN** a traduit l'essai *Vivre la diversité* de Shakil Choudhury, publié chez Mémoire d'encrier en 2018.

WAUBGESHIG RICE

NEIGE DES LUNES BRISÉES

TRADUIT DE
L'ANGLAIS (CANADA) PAR

YARA EL-GHADBAN



*À mon fils, Jiikwis,
qui allume l'avenir d'une belle
et brillante lumière.*

TABLE

Première partie	
Dagwaagin, l'automne.....	13
Deuxième partie	
Biboon, l'hiver	203
Épilogue	
Ziigwaan, le printemps	289

PREMIÈRE
PARTIE

DAGWAAGIN, L'AUTOMNE

Un coup de feu fend le paysage boréal, chaos furtif dans l'air calme de l'après-midi. Au loin, un orignal mâle s'écroule. Evan Whitesky se lève, accroche sa carabine à l'épaule droite, ajuste sa casquette d'un orange fluorescent et avance vers l'animal. L'odeur de la poudre s'empare de l'air limpide de l'hiver qui s'annonce.

Ses bottes grises se fraient un chemin à travers l'herbe jaunissante de la clairière. Evan est heureux. Sorti tôt le matin, il traque l'orignal depuis midi. La chasse automnale touche à sa fin, il voudrait mettre de côté un peu plus de nourriture. Les provisions venant du Sud sont chères et jamais d'aussi bonne qualité, ni par ailleurs aussi satisfaisantes que la viande qu'il rapporte lui-même.

L'orignal est déjà mort quand Evan arrive sur les lieux. Un panache de bois massif soutient sa tête. Les yeux sont ouverts, vides, et la langue du buck pend sur l'herbe. Evan puise dans la poche droite de ses pantalons cargo une pochette en cuir fade et lisse, usée par les années. Il la ramène juste en dessous de son torse et, de sa paume, tient la pochette en équilibre. Il effleure du pouce le motif perlé au centre, le touchant là où manquent les perles à l'ours

simplement dessiné. *Je demanderai à ma tante de recoudre les perles plus tard cet automne*, se dit-il.

Evan fixe le beau motif: un ours noir au cœur d'un cercle rouge bordé de blanc. Au moins la moitié des perles blanches ont disparu et il y a toute une partie dénudée près de la tête de l'ours et de ses pattes arrière. Heureusement, la majeure partie de l'ours lui-même est intacte. Il dénoue le lacet en cuir et pince une petite quantité de tabac qu'il dépose dans sa paume ouverte. Le tabac vient d'un sachet en plastique qu'il a acheté en sortant du magasin général – il avait oublié de prendre le semaa, le tabac séché non traité, de son sac de médecine avant de quitter la maison. Les feuilles, artificiellement déchiquetées, collent les unes aux autres. Il fait rebondir le petit tas de tabac dans sa main gauche, et le serre entre ses doigts. Il ferme les yeux.

« Gchi-manidoo », lance-t-il d'une voix forte. « Grand Esprit, aujourd'hui, je vous dis miigwech pour la vie que vous nous avez donnée. » Il respire profondément, prend une petite pause. C'est encore un peu nouveau pour lui. « Miigwech pour ma famille. Et pour ma communauté. Miigwech pour notre santé. Chi-miigwech pour la vie que vous nous avez permis de prendre en ce jour, ce moozoo qui nourrira ma famille. » Il se sent toujours un peu bizarre de réciter cette prière de gratitude presque entièrement en français, à part les quelques mots en ojibwé, parsemés çà et là. Mais ça lui fait du bien de croire qu'il redonne ainsi à autrui, en quelque sorte.

Evan remercie le Grand Esprit pour la vie qu'il tente de bien mener. Il s'excuse de ne pas pouvoir prier avec

fluidité dans sa langue et espère que la saison de chasse sera faste à l'automne pour tout le monde. Il promet de continuer à faire de son mieux afin de rester sur la bonne voie, malgré les influences négatives qui l'entourent. Il termine sa prière par un miigwech solitaire et retentissant, avant de poser le tabac par terre devant l'original. C'est son offrande au Créateur et à la Terre-Mère. Il redonne à la terre ce qu'il lui a pris. C'est la manière anishinaabe, telle qu'il la comprend.

Son esprit est tranquille. La poussée d'adrénaline déclenchée par la chasse a été aussi brève que le regret d'avoir tué. Evan a passé presque toute sa vie à la chasse. Il avait cinq ans quand son père lui a appris à identifier et à repérer les traces de l'original dans le sous-bois autour de leur réserve. Le voilà, près de 25 ans plus tard, à traquer le gibier tout seul pour soutenir sa jeune famille. Au début, dès qu'il pressait la gâchette, la sympathie et la tristesse le rongeaient et ça durait des jours. Il est père maintenant; la nécessité l'emporte sur la réticence et le regret.

C'est un costaud, celui-là. Il inspecte l'original de nouveau avant de retourner à son VTT, garé depuis le matin plus loin dans le bois. L'animal est bien trop gros, il devra le dépecer ici; il ne pourra pas le monter sur la remorque de son VTT tout seul. Parfois, après la chasse, il laisse la proie sur place et revient le lendemain avec de l'aide. Mais il n'a ni bâche ni couverture pour cacher le buck des prédateurs, ou du moins masquer son odeur. Le froid mordant le somme de faire vite.

Le coucher du soleil enveloppe le paysage nordique d'une riche lueur orangée, accentuant le vert profond des pins et des épinettes qui dominent la crête de la montagne. Evan sent à chaque pas le bleu du ciel s'assombrir et l'air se refroidir. Au-dessus, des outardes volant en formation brisent le silence, comme si elles se plaignaient d'avoir à migrer vers le sud pour la saison. *Je croyais qu'elles étaient toutes déjà parties.* S'il avait eu vent de cette volée retardataire, il aurait apporté le calibre 12 et aurait ajouté au butin de la journée. Peu importe, il a déjà une bonne quantité d'outardes plumées et tranchées en deux, stockées dans le congélateur à la maison.

Il s'approche du VTT, l'enfourche, et tourne la clé. Le grondement rêche de l'engin traverse le champ, brisant le rythme apaisant du caquètement des outardes. Il ne s'attendait pas à trouver un orignal si près de là où il s'était arrêté à l'aube. Il avait passé la journée à parcourir une vaste étendue de terrain, tantôt dégagé, tantôt boisé, et s'était résigné à rentrer les mains vides. Mais voilà qu'en revenant à son véhicule, il est tombé sur un endroit décent qui surplombe le petit pré. Il a décidé de s'arrêter là et de patienter. Sa décision a porté ses fruits.

Evan se dirige vers le buck, son VTT écrasant les hautes herbes sur le chemin. Il se dresse un inventaire rapide de la viande qu'il a déjà stockée pour l'hiver : trois orignaux, dix outardes, plus d'une trentaine de poissons (truite, doré et brochet), et quatre lièvres – il piégera d'autres lièvres pendant l'hiver. C'est plus qu'assez pour les quatre membres de sa famille, mais il a prévu en donner

beaucoup. C'est comme ça qu'on fait dans la communauté. Il partagerait avec ses parents, ses frères et sœurs et leur famille, ainsi que sa belle-famille, et il en mettrait de côté au cas où ils manqueraient de provisions avant la fin de l'hiver, ou encore de moyens pour acheter le bœuf haché et les cuisses de poulet inabordables, livrés par camion ou par avion depuis le Sud.

Evan tressaille à l'idée de n'avoir que de la viande emballée à manger, si jamais le gibier venait à manquer. « Mieux vaut de la mauvaise viande d'original qu'une bonne côtelette de porc », disait toujours son père. S'il le fallait, Evan mangerait de la viande du Sud, mais cette nourriture ne lui parlait pas. Jeune garçon, il avait appris à faire la chasse autant par tradition que par nécessité. C'est plus difficile que d'aller se procurer de la viande en magasin, mais combien plus économique et gratifiant. C'est d'abord et avant tout la manière anishinaabe que de vivre de la terre, de la chasse, et de la pêche, et Evan fait son possible pour rester fidèle aux traditions.

Evan s'approche avec son VTT du buck sans vie, éteint le véhicule et cherche le sac en toile verte attaché au porte-bagages, à l'arrière. Il prend quatre gros sacs à gibier pour les plus petits morceaux de viande et les viscères, les jette par terre près de l'animal et sort son couteau de chasse pliable. Il va faire noir bientôt, il faut se dépêcher.

L'odeur de l'original lui envahit le nez alors qu'il tire la patte arrière vers lui et l'appuie contre son torse. Il se met à couper l'intérieur de la hanche ; la peau s'ouvre sans résistance, ce qui fait exposer les tendons blancs et le muscle

pourpre en dessous. Il tranche et presse son épaule contre la patte jusqu'à disloquer la jointure de la hanche.

L'arrière-train de l'original enfin détaché, Evan le trimballe jusqu'à la remorque. Il sent ses bras et ses épaules picoter en soulevant la chair par-dessus le bord de la remorque. Il la dépose sur la base en contreplaqué et répète le geste. Chaque membre est arrangé avec soin sur la surface large de la remorque, puis il dépèce la chair du dos et du cou, évide le reste et remplit les sacs à gibier.

Il aurait aimé pouvoir garder la peau intacte. Si son père, quelques cousins ou amis l'accompagnaient, ils auraient pu charger ensemble l'original entier sur un camion et faire le découpage et le nettoyage à la maison. Ils auraient pu tanner la peau propre pour en fabriquer des tambours, des mocassins, des gants et des vêtements.

Le soleil a déjà disparu derrière l'horizon et le ciel est presque noir lorsqu'Evan termine enfin. La route vers la maison n'est pas longue, Evan connaît tellement bien ce bois, mais il ne voudrait pas inquiéter Nicole, alors il tourne le VTT et emprunte le sentier qui mène à sa communauté.

Evan avance jusqu'à la boîte rectangulaire qu'est sa maison. Les lumières du salon sont allumées, mais le reste est sombre. *Les enfants sont sans doute au lit.* Il remonte la manche de son manteau et jette un coup d'œil à sa montre. L'heure du coucher de Maiingan et de Nangohns est passée depuis longtemps. Il les verra demain matin.

Il recule le véhicule jusqu'à la remise munie d'un congélateur, d'un réfrigérateur, d'une grande table en bois,

de crochets et de tout ce dont il aura besoin pour achever la préparation de l'original. Il fera froid pendant la nuit, mais pas assez pour que la viande gèle. Une fois tout rangé à l'intérieur, il ferme la porte à clé et rentre à la maison.

Un silence inhabituel accueille Evan lorsqu'il franchit la porte d'entrée. La télévision à écran plat accrochée au mur du salon est éteinte. Nicole a l'habitude d'écouter un sitcom ou une télésérie policière à cette heure-ci.

— Aaniin ? s'annonce Evan, avec un accent aigu sur la fin comme pour demander ce qui se passe.

— Oh, salut, répond sa compagne de l'autre pièce, t'es rentré.

— C'est bien calme, ici, fait remarquer Evan en se débarrassant de son manteau.

— Ouais, pas de satellite, dit Nicole en entrant dans la pièce. J'sais pas trop c'qui arrive. Le vent a dû le désaxer et couper le signal ou quelque chose du genre.

— Bizarre. J'étais sûr que j'allais te trouver affalée sur le canapé à cette heure du soir, comme d'habitude, la taquine-t-il.

— Pfff. N'importe quoi. Alors, c'était comment, là-bas ?

— J'ai pogné un autre buck.

— Parle-moi de ça !

— Ouais. Ça m'a pris la journée. Y avait rien dans le bois toute la matinée. J'allais laisser tomber, pis je l'ai vu en revenant vers le quatre-roues. J'ai dû le découper là-bas. Ça m'a pris plus longtemps que j'pensais.

— On pourrait en donner à tes parents, hein ?

— Ouais, c'est c'que j'me suis dit aussi.

Il dénoue les bottes, les enlève et entre au salon les chaussettes aux pieds.

— Plus de batterie, sinon je t'aurais appelée pour te dire que j'allais tarder.

— Je m'en doutais bien.

Evan branche le cellulaire au chargeur qui traîne sur la petite table près du canapé, se débarrasse de son chandail noir et le largue sur l'une des chaises en bois de la modeste table à dîner. Le silence lui rappelle tout à coup sa faim.

— Hé! Et mon dessert? proteste Nicole, qui attend son baiser.

— Oh!

Il s'approche, les lèvres plissées, pose tendrement les mains sur les hanches de sa femme et lui donne un bec tout simple.

— T'as faim? demande-t-elle.

— Ouais, je viens de m'en rendre compte, lui répond-il.

Il avait mangé son dernier sandwich juste avant de voir l'original.

— Le chi-moozoo m'a distrait.

— Bon, je t'ai fait une assiette dans le frigo. T'as qu'à la réchauffer au micro-ondes. Compte-toi chanceux que les enfants t'en aient laissé!

Elle lui donne un petit coup de coude en pointant le frigo. Il sort l'assiette, retire le papier d'aluminium qui recouvre une cuisse de poulet légèrement assaisonnée, des pommes de terre en purée et des petits pois congelés. Son ventre grogne en attendant que le repas se réchauffe.

Evan Whitesky et Nicole McCloud se connaissent depuis l'enfance. Il pouvait retracer la trajectoire de sa propre vie par les souvenirs de Nicole, et elle pouvait faire de même. Il se remémore la première fois qu'il l'a vue, en train de se baigner dans le lac, l'été d'avant la maternelle. Elle portait un maillot bleu pâle, ses cheveux mouillés étaient attachés en queue de cheval. Danielle, sa sœur aînée, veillait sur elle. Nicole souriait et riait.

Ils s'étaient croisés de nouveau au premier jour de maternelle. Elle s'était moquée de sa drôle de tenue : des salopettes louses, un t-shirt rouge avec des personnages de dessins animés jaunes et fades sur le devant et une coupe de cheveux en bol qui lui faisait une grosse tête. Timide, il avait à peine ouvert la bouche de toute la matinée et, dès la fin de la journée d'école, peu après midi, il s'était mis à pleurnicher en cherchant sa mère. Il était rentré à la maison, les joues humides et le nez qui coule.

Dans une communauté aussi petite que la leur, c'était plutôt inhabituel qu'ils ne s'étaient pas déjà rencontrés. Leurs parents se connaissaient un peu sans être proches ni apparentés – sa mère à lui et son père à elle venaient de réserves différentes situées au Sud.

Bref, ils n'étaient pas cousins, ce qui les avait peut-être destinés à devenir amis, d'abord par curiosité, au primaire, puis à former un couple, au secondaire. L'attirance innocente s'était transformée en une passion intense, et malgré une année de séparation pendant les études collégiales de Nicole au Sud, leur relation avait évolué vers cette union amoureuse qui leur a donné deux magnifiques enfants.

L'aîné, Maiingan, a cinq ans et va à l'école les matins. Nangohns, trois ans, est toujours à la maison avec Nicole.

C'est pour le bien-être des enfants qu'Evan persiste à parcourir le bois durant la chasse. Les nourrir l'a toujours motivé à ne pas lâcher. Il n'a pas encore épuisé tous les jours de chasse que lui alloue son poste au service des travaux publics de la communauté, alors il passera la matinée à terminer la préparation de l'original. Le *bip* du micro-ondes l'interrompt dans ses pensées. Il sort le plat et s'installe face à Nicole, qui le rejoint à table.

— Bon, si y a plus de télé, il va falloir que tu me divertisses toi-même, dit-il.

— Attention, on risque d'avoir une vraie conversation! rétorque-t-elle.

Ses cheveux noirs qu'il aime tant voir détachés sont rangés en une queue de cheval serrée et pratique, et son rire lui fait plisser les yeux bruns. Il rigole à son tour et se met à manger, prenant soin de ne pas salir sa barbiche noire inégale avec la purée.

— J'me souviens même pas de la dernière fois qu'il a fait si calme par ici, déclare-t-elle.

Il acquiesce.

— On devrait éteindre la télé et l'ordi plus souvent, poursuit-elle, sortir les enfants dehors tant qu'on peut encore le faire.

Dans les prochaines semaines, la température chutera et la neige arrivera. Peu après, le lac gèlera, et la neige et la glace ne les quitteront plus pendant six mois. Comme dans d'autres réserves du Nord, la saison longue et impitoyable

les isolera et les confinera à un tout petit rayon autour du village, qui ne s'étendra pas plus loin que ce que permettra un demi-réservoir d'essence en motoneige.

Evan finit à peine de manger que ses paupières s'écrasent sous le poids de la fatigue. Il lève ses épais sourcils noirs, comme pour se forcer à garder les yeux ouverts.

— Ce moozoo-lâ m'a tué.

Nicole tend la main sous la table étroite et lui tapote doucement la cuisse.

— T'es un homme bien, dit-elle, va t'coucher. Une grosse journée t'attend demain. Ma nookomis arrête pas de dire que cet hiver-ci va être rude.

La sonnerie aiguë et rapide du réveille-matin les arrache au sommeil. Les chiffres rouge fade affichent 6 h 30. Pas de bruit dans les chambres des enfants, alors Nicole reporte l'alarme de quelques minutes. Evan se tourne vers son côté du lit. L'aube n'a pas encore pointé d'entre les rideaux. Le sommeil pèse lourd dans la chambre.

Le réveille-matin se remet à sonner. Cette fois-ci, Nicole se redresse et s'assoit au bord du lit. Debout dans la pénombre, elle enfile sa robe de chambre.

— Tu t'en occupes ? marmonne Evan.

— Oui, oui, c'est bon. T'as eu une longue journée, hier. Recouche-toi. Je leur prépare à déjeuner.

Il se réveille plus tard au son des enfants qui papotent dans la cuisine. Il les entend parler de l'une de leurs émissions télé préférées sans trop comprendre quoi.

Le satellite doit encore être en panne, se dit-il. Ils ne sont pas aussi bavards, d'habitude.

Il enfile un jogging et un t-shirt parmi les quelques vêtements qui traînent par terre. Il plisse les yeux en émergeant du couloir. Le soleil, déjà bien haut au-dessus de l'horizon, baigne la cuisine depuis la baie vitrée qui donne sur l'est.

Les lulus de Nangohns dansent quand elle se tourne vers lui.

— Salut, papa!

— Mino gizheb, répond Evan. Bon matin, mon cœur. Il s'approche de la table et l'embrasse sur le front.

Elle lui fait un sourire rayonnant. Au tour de son fils.

— Salut, mon gars.

Evan lui frotte les courts cheveux bruns.

— Salut papa, répond Maiingan.

Evan entre dans la cuisine, embrasse Nicole sur la joue et se verse une tasse de café noir.

Le soleil du matin dore les érables et les chênes bruns devant la maison d'un vernis riche et ambré. Partout autour d'eux, les arbres et la faune se préparent à dormir alors que les humains s'activent pour affronter le grand défi annuel. Parfois, Evan les envie, ces arbres et ces ours noirs capables de tout suspendre pour l'hiver.

Une gorgée du café chaud bien corsé l'extirpe de sa rêverie. Il cherche le cellulaire qu'il chargeait la veille. Sur l'écran du téléphone, les visages de Nangohns et de Maiingan lui sourient. Pas de notification, pas de message. Même pas un texto, bien que son téléphone fût éteint depuis hier après-midi. Il remarque l'absence de barres dans le coin gauche supérieur de l'écran.

— Pas de réseau.

— Ah bon ? répond Nicole. Laisse-moi voir le mien.

Elle retourne à la chambre et ressort un moment plus tard, les yeux fixés sur son téléphone.

— Hmm, moi non plus.

Les pannes de réseau sont assez courantes. Ça ne fait pas longtemps que la tour cellulaire est installée; c'était au moment où l'on a enfin branché la communauté au réseau hydroélectrique. Et même là, c'était surtout afin d'assurer un bon signal pour les entrepreneurs venus du Sud pour la construction de l'immense barrage hydroélectrique, plus haut au nord de la baie. La tour est restée après leur départ, un nouveau luxe pour les habitants de la réserve. Puisque la plupart n'ont pas encore développé une dépendance sérieuse au cellulaire, les pannes ne suscitent pas vraiment la frustration ou la panique.

— Qu'est-ce tu vas faire aujourd'hui, papa?

La voix de son fils le ramène à la famille. Il lâche le cellulaire et revient à la cuisine.

— N'gwis, mon gars, répond-il. J'ai beaucoup à faire. Un buck – un moozoo – s'est donné à nous, hier.

— T'as attrapé un orignal!

— Ouaip. Gros comme ça! Ça m'a pris du temps pour le sortir du bois. C'est pourquoi j'étais pas là pour vous coucher hier soir.

— *Cool!*

Le petit a bien hâte d'aller à sa première chasse avec son papa, mais il faut qu'il patiente encore. Evan, lui, n'a fait sa première vraie partie de chasse avec son père qu'à l'âge de neuf ans. Il devait d'abord apprendre comment vivre de la terre. Il avait abattu son premier buck cet automne-là. On n'offrait pas du tabac lorsqu'on tuait un gibier, à l'époque. C'est grâce à une aînée qu'Evan a découvert ce rituel, il y

a quelques années. Elle avait pris sur elle de lui enseigner, à lui et à d'autres jeunes, les traditions.

Maiingan se fourre la dernière cuillerée de céréale dans la bouche, lâche la cuillère, s'empare du bol brun à deux mains, et siffle ce qui reste du lait. Nicole sort de la chambre à coucher avec un jean et un chandail gris, ses cheveux rassemblés en un chignon serré. Elle demande à son fils de mettre le bol dans l'évier et de s'habiller pour l'école, pendant qu'Evan débarrasse la table. Il empile la vaisselle sale sur le comptoir, bouche l'évier et ouvre l'eau chaude.

Alors qu'il presse la bouteille de savon à vaisselle jaune dans l'eau, il se demande combien de temps le réseau restera en panne. *Merde, j'allais demander à Isaiah de venir m'aider avec l'original.* Il s'arrête d'un coup et sourit. La ligne fixe. C'est ce qu'utilisent encore la plupart des aînés, et puisque la tour cellulaire n'est pas fiable, Evan et Nicole ont gardé la leur. Evan décroche le téléphone de la maison, rassuré d'entendre la tonalité familière.

— Est-ce que j'peux venir à la chasse aussi, papa ? demande Nangohns derrière lui.

— Eh n'daanis, répond-il. Oui, ma cocotte. Mais quand tu seras plus grande.

— Il est où, le moozoo ?

— Moozoo gojing. Dehors.

— Je peux le voir ?

— Gaawiin, pas tout de suite, mon cœur. Il est pas prêt.

— OK.